

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 30, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ANNONCEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an. }
 { } 14 } six mois. }
 { } 7 50 } trois mois. }

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 21 Juin 1866

BULLETIN.

C'est le 18 juin, jour anniversaire de la bataille de Waterloo, que la guerre a officiellement été déclarée entre les puissances allemandes. Cette coïncidence est-elle seulement un effet du hasard ?...

Deux engagements ont déjà eu lieu. Dans le premier, la cavalerie autrichienne a culbuté les prussiens; dans le second un régiment hessois a été dispersé par des troupes prussiennes. Enfin une corvette hanovrienne a été capturée par la marine du roi Guillaume.

Par suite des précautions prises en Allemagne pour éviter les indiscretions dangereuses, on ne reçoit que fort peu de nouvelles du théâtre de la guerre et la prudence conseille de n'accueillir que très prudemment celles qui arrivent.

L'inaction de Benedek, dont on sait l'activité habituelle surprend beaucoup; on est tenté de croire qu'il se ramasse en quelque sorte pour bondir sur Berlin.

En Italie, on se prépare toujours à conquérir le quadrilatère et les dépêches de Florence d'aujourd'hui annoncent que Victor-Emmanuel a enfin quitté sa capitale pour se mettre à la tête de ses troupes.

Garibaldi et ses volontaires attendent le signal de l'action. Nous attendons donc enfin voir à l'œuvre ces fameux héros.

Le ministère anglais vient d'éprouver, à propos du Bill de la réforme électorale, dans la Chambre des communes, un échec qui peut avoir de très graves conséquences. Tout porte à croire que Lord Russell et ses collègues vont se retirer. Dans ce cas il est probable que la politique anglaise se modifiera profondément.

Le comte Russell a dit, à la Chambre des lords, que le cabinet avait pris en sérieuse considération le vote de la Chambre des communes; qu'il avait cru nécessaire de communiquer à la Reine le résultat de ses délibérations et que dans ces circonstances, il proposait l'ajournement de la discussion à lundi.

On parle toujours d'une circulaire que préparerait le gouvernement anglais pour ses représentants à l'étranger au sujet des complications actuelles. J. REBOUX.

Nous trouvons le passage qui suit dans le bulletin hebdomadaire du *Moniteur du soir* :

« L'Empereur a signalé avec autant d'élevation que d'autorité dans sa lettre à M. le ministre des affaires étrangères les intérêts de la France au milieu de cette grande crise internationale. La conservation de l'équilibre européen et le maintien de l'œuvre que nous avons contribué à édifier en Italie, tels sont les deux points que notre politique ne saurait perdre de vue. Les cabinets ont compris cette sage pensée de prévoyance, et ils rendent pleine justice à la modération aussi bien qu'à la loyauté d'une déclaration qui est un gage de sécurité pour l'Europe comme pour la France. »

NOUVELLES DE LA GUERRE. ALLEMAGNE.

Cologne, 19 juin. — Il est inexact que le corps hessois ait été défait par les Prussiens venant de Giessen.

Un seul régiment hessois, se dirigeant sur Francfort, a été rencontré et dispersé par les Prussiens.

Quant au corps hessois, auquel sont venus déjà se joindre des Bavares et des Wurtembergeois, et formant un effectif de 35 à 40,000 hommes, il se trouve posté en avant de Francfort. L'avant-garde est à Bernheim.

Ce corps est commandé par le prince Alexandre de Hesse.

Cologne, 20 juin. — L'engagement qui a eu lieu sur la route de Rumberg entre les Prussiens et les Autrichiens a été plus considérable qu'on ne l'avait annoncé.

Cinq régiments de cavalerie autrichienne ont été surpris par douze régiments de cavalerie prussienne.

Les cavaliers autrichiens ont tiré le sabre et se sont précipités avec le plus grand élan sur les Prussiens, qui ont été dispersés en moins d'une heure de temps.

Berlin, 20 juin. — On annonce que les Autrichiens ont franchi hier la frontière de la haute Silésie. On s'attend à ce qu'une grande bataille soit livrée très-prochainement de ce côté.

Le *Moniteur prussien* publie un manifeste du roi, adressé à *son peuple*.

En voici la substance : L'espérance que de la confraternité des armes entre la Prusse et l'Autriche sortirait une alliance, basée sur une estime réciproque et ayant pour objet la prospé-

rité de l'Allemagne a été déçue. L'Autriche ne reconnaît pas dans la Prusse son alliée naturelle, mais une rivale hostile. Par suite, elle a entraîné les souverains allemands à rompre le lien fédéral. Le cri de guerre de l'ennemi est l'abaissement de la Prusse. Dans le peuple prussien vit l'esprit de 1813, et ses adversaires se trompent, s'ils croient la Prusse paralysée par ses dissentiments intérieurs. En face de l'ennemie, tout ce qui faisait de l'opposition se rallie pour rester uni dans la bonne et la mauvaise fortune.

Le manifeste, après avoir rappelé que la France, de concert avec l'Angleterre et la Russie, ont vainement tenté d'amener un arrangement amiable, continue ainsi : « Nous devons combattre pour notre existence et engager une lutte à outrance avec ceux qui veulent abaisser la Prusse du Grand-Electorat, de Frédéric-le-Grand et des guerres d'affranchissement. Si Dieu nous accorde la victoire, nous serons assez forts pour renouer, d'une manière plus solide et plus avantageuse, les liens allemands, qui viennent d'être brisés par ceux qui redoutent le droit et la force de l'esprit national. »

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant les renseignements suivants sur les localités mentionnées dans les dépêches.

GIessen. — Grand duché de Hesse-Darmstadt, Hesse-Supérieure, à 60 kilomètres nord de Francfort, au confluent de la Wiesbeck et de la Laher.

BOHEME. — Bohême, chef lieu du cercle de ce nom, sur la rive droite de l'Elbe, à 50 kilomètres ouest-nord-ouest de Prague.

MARIENBURG. — Ville de l'Électorat de la Hesse-Cassel, chef-lieu de la province de la Hesse-Supérieure, sur les deux rives de la Laher, à 60 kilomètres sud-ouest de Cassel, 42,900 habitants.

MEISSEN. — Royaume de Saxe, cercle de Dresde, au dessus de la rivière gauche de l'Elbe.

MUNDE. — Ville du royaume de Hanovre, principauté de Göttingue, au confluent de la Fulda et de la Werra, qui forment le Wezer, station du chemin de fer de Hanovre à Cassel, 6,000 habitants.

SPANGENBERG. — Ville de l'Électorat de la Hesse-Cassel, Hesse inférieure, cercle de Melsangen, 2,000 habitants.

TORCAU. — Place forte de Prusse, province de Saxe, régence de Mersebourg, sur la rive gauche de l'Elbe,

ITALIE.

Crémone, 20 juin. — La déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche a été envoyée d'ici aujourd'hui par le général de La Marmora à l'archiduc Albert, commandant de l'armée autrichienne en Vénétie. Ce document dit :

« L'empire d'Autriche est depuis des siècles une cause principale de divisions, d'asservissement et d'incalculables dommages moraux et matériels pour l'Italie. Aujourd'hui, la nation est constituée. L'Autriche la méconnaît en continuant à opprimer une de nos plus nobles provinces. Elle en fait un vaste camp retranché pour menacer notre existence. Les conseils et les efforts des puissances amies ont été sans résultat auprès d'elle. Il était inévitable que l'Italie et l'Autriche se retrouveraient en présence à la première complication européenne. L'initiative des armements prise par l'Autriche et son refus des propositions pacifiques des puissances neutres ont prouvé les desseins hostiles du cabinet de Vienne. Le peuple italien s'est levé d'une extrémité à l'autre de la Péninsule.

« C'est pourquoi le roi, gardien des droits de son peuple et défenseur de l'intégrité du territoire national, déclare la guerre à l'Autriche. Je le signifié à V. A. I. par ordre du roi. Les hostilités commenceront dans trois jours, à moins que V. A. n'accepte pas ce délai auquel cas je vous prie de vouloir bien m'en donner avis. »

Florence 20 juin. — La publication du manifeste du roi Victor-Emmanuel est imminente. Ce manifeste dit que le roi reprend l'épée pour accomplir l'indépendance de l'Italie et il confie la régence du royaume au prince de Carignan.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 20 juin. — On lit dans le *Morning-Star* :

« On croit généralement que le ministère a donné sa démission. Il est certain qu'il ne restera pas au pouvoir si le Parlement n'est pas dissous. »

Le *Morning-Post* ne doute pas de la démission du cabinet.

Le *Daily-News* annonce qu'un grand meeting va avoir lieu à Westminster, pour protester contre le changement de ministère et demander la convocation d'un nouveau Parlement.

Le *Daily-Telegraph* demande que des meetings du même genre aient lieu dans toute l'Angleterre.

Le *Morning-Herald* dit que la démission du cabinet est certaine et que le comte Russell ne songe pas à la dissolution du Parlement, parce qu'il d'après lui, de nouvelles élections seraient hostiles au parti whig. Le *Herald* ajoute qu'en attendant l'avis de la Reine de ne pas accepter la démission du cabinet. Le *Herald* dit enfin, que lord Derby pourrait former un cabinet complet en quelques jours.

Madrid, 19 juin. — Le Sénat a commencé à s'occuper du projet concernant les pleins pouvoirs demandés par le cabinet. M. Corradis a présenté un amendement tendant à accorder au gouvernement l'autorisation de percevoir les impôts à la condition qu'il réalise, dans le budget des dépenses, une économie de 300 millions de réaux. M. Corradis repousse les autres demandes du gouvernement comme contraires à la constitution.

3 % dette intérieure, 32,50. 3 % dette différée, 29,50.

Change sur Londres, 48,70. — Change sur Paris, 4,00.

Londres, 19 juin, soir. — Le comte Russell a dit, ce soir, à la Chambre des lords, que le cabinet avait pris en sérieuse considération le vote d'hier à la Chambre des communes, qu'il avait cru nécessaire de communiquer à la Reine le résultat de ses délibérations et que, dans ces circonstances, il proposait l'ajournement de la discussion à lundi.

M. Gladstone a fait, à la Chambre des communes, une déclaration analogue à celle de Lord Russell à la Chambre des lords, en demandant l'ajournement de la discussion à lundi.

Berlin, 17 juin, soir. — Le roi a reçu hier le comte Schulenburg envoyé de Prusse près la cour de Saxe, revenu de Dresde.

Les envoyés de Bavière et de Wurtemberg restent encore provisoirement à Berlin.

Marseille, 20 juin. — Les lettres de Constantinople du 13, annoncent que le Sultan avait passé en revue la première division du contingent égyptien. Le Sultan s'était montré hautement satisfait du résultat de ces délibérations et que, dans ces circonstances, il proposait l'ajournement de la discussion à lundi.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 20 juin

Rien ne saurait donner une idée de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
 DU 22 JUIN 1866.

N^o 11.

LE FILS DE L'USURIER

III.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX, du 20 juin 1866)

Cependant le vieillard, dans sa simple expérience, n'était pas la dupe de cette indifférence affectée; il savait bien que cette tranquillité que montrait la jeune fille n'était qu'à la surface, et il en avait la preuve dans les refus obstinés qu'il essayait chaque fois qu'il voulait faire des allusions détournées à un mariage avec Alfred Moreau, son projet favori. Il comprit donc que pour remplacer l'un des rivaux par l'autre dans le cœur de sa fille, il fallait d'abord perdre celui qui était aimé, et heureusement pour les projets du vieillard, Charles Dufour semblait les favoriser de tout son pouvoir.

Après son entrevue avec Anais, le fils de l'usurier avait en effet recommencé à remplir Paris du bruit de ses prodigalités et de ses folies. Soit que le désespoir l'eût poussé à suivre jusqu'au bout cette voie de désordre dans laquelle il était entré,

soit que déjà, comme l'avait dit M. Ledoux, il fût trop tard pour qu'il pût renoncer aux habitudes qu'il avait contractées, soit enfin qu'il fût entraîné par cette fatalité qui semble s'attacher quelquefois aux fortunes mal acquises, il continua d'occuper de son luxe effréné tout le monde élégant et d'étaler à tous les regards le scandale de son opulence. Ledoux profitait habilement de toutes ces circonstances; il n'oubliait aucun de ses paris excentriques, aucune de ses pertes aux courses de chevaux; il allait même jusqu'à faire deviner quels bruits scandaleux couraient dans les petits journaux à propos de telle actrice, de telle danseuse et du fils de l'usurier.

Puis, quand il croyait avoir fait une vive impression sur sa fille, en étalant à ses yeux le spectacle des désordres de celui qu'elle avait aimé, il répétait en prenant lentement une prise de tabac :

— Oui, oui, tu le sais, Anais; j'avais prévu tout ce qui arrive.

A quoi la jeune fille répondait presque toujours avec le même sang-froid apparent :

— Pourquoi me parler de cela, mon père ? les torts de ce jeune homme ne nous regardent pas.

Mais si Ledoux, trompé par cette indifférence, se risquait alors à faire l'éloge d'Alfred Moreau et à énumérer longuement les services que le jeune avocat leur avait rendus, Anais, après l'avoir écouté attentivement, disait avec un sourire :

— Oui, mon père, je connais toutes les obligations que nous devons à ce jeune homme, et personne n'a plus que moi d'estime et de reconnaissance pour lui.

Puis elle s'échappait sous quelque frivole prétexte, et le vieillard reconnaissait avec

chagrin qu'il n'avait pas avancé d'un pas dans la réalisation de ses projets.

Cette vie intime et sans fortes émotions, à l'extérieur du moins, dura deux ans encore. Alfred Moreau venait de temps en temps à la petite maison, mais toujours réservé, délicat, affectueux, il ne poursuivait pas Anais d'attentions qui eussent pu être importunes; il semblait attendre du temps, de la raison, de l'estime, ce que n'avaient pu lui donner ses services passés et l'autorité paternelle.

Un matin d'automne, M. Ledoux, que les années avaient déjà bien cassé, traversait la prairie que nous connaissons déjà pour aller pêcher à sa place accoutumée sous le grand peuplier du bord de l'eau. Sa fille venait après lui, portant son panier à ouvrage et un de ces pliants légers, si utiles à la vieillesse dans les promenades de campagne. Anais était presque gaie; quoique le ciel fût couvert et un peu orageux, le temps était superbe et la pêche promettait d'être abondante. Tout en marchant, le vieillard développait sa canne à pêche et faisait choix de la ligne qu'il croyait la plus convenable à la saison et à l'appât dont il allait se servir. Quand ils approchèrent de la rivière, ils entendirent ce bruit régulier que produisent les ables en sautant tous à la fois hors de l'eau, comme cela arrive souvent pendant les journées chaudes, le matin et le soir.

— Ah ! ah ! dit le vieillard d'un petit ton fanfaron qui lui était particulier lorsqu'il allait se livrer à son divertissement favori, il paraît que l'on m'attend en bon ordre là-bas ! C'est bien; il y en a là quelques-uns qui dans un moment sauteront plus haut encore, si Dieu me prête assistance ! Tu vas voir, Anais, je vais pêcher

à la volée... tu vas voir ! je te promets des ablettes à millions...

— Allons, papa, bonne chance... Vous n'avez pas autant de bonheur à la pêche qu'autrefois; depuis quelque temps...

— C'est que je commence à vieillir un peu, ma fille.

Elle établit le pliant à l'ombre d'un peuplier, afin que le pêcheur pût se reposer quand il en sentirait le besoin. Pour elle, elle prit sa broderie et s'assit sur l'herbe, à quelque distance de la rivière, en fredonnant une romance qu'elle accompagnait à ravir sur le piano dans ses moments de gaîté.

— Eh ! eh ! reprit le vieillard en s'approchant du bord de l'eau pour lancer sa ligne, je comprends d'où vient cette pétulance de mesdames les ablettes ! je n'ai jamais vu dans cet endroit un pareil essaim de moucheron. On dirait...

La voix lui manqua tout-à-coup; il resta debout, l'œil fixé sur une touffe épaisse de roseaux qui était à quelques pas de lui, et au-dessus de laquelle bourdonnait une nuée de petits insectes qui avaient attiré en cet endroit cette quantité de poissons.

— Eh bien, mon père, qu'y a-t-il ? demanda la jeune fille avec inquiétude en voyant le vieillard reculer avec effroi.

— Rien, rien, ma fille, dit M. Ledoux en faisant quelques pas au-devant d'elle pour l'empêcher d'approcher. Seulement j'ai changé d'avis, je ne pêcherai pas aujourd'hui, rentrons.

— Mon père, vous me cachez quelque chose...

— Eh bien, ma fille, puisqu'il faut le dire la vérité, le corps d'un noyé s'est arrêté là, dans ces herbes, et il faut que j'aille faire ma déclaration à l'autorité.

— Un noyé ! oh ! mon Dieu ! je veux le voir !

Et avant que Ledoux eût le temps de l'en empêcher, elle s'élança vers le bord de la rivière. Elle aperçut en effet un cadavre dont la partie antérieure était engagée dans les roseaux à quelque distance du rivage et dont l'autre partie flottait dans le courant. Anais put seulement reconnaître que ce corps était celui d'un homme jeune et bien vêtu. Elle fut prise par un assésissement qui eût pu devenir dangereux si son père ne l'eût entraînée de force en la grondant à demi.

— Enfant, disait-il, de pareils spectacles ne sont pas faits pour toi ! tu vas être malade de frayeur pendant un mois !

— Mon père, demandait Anais en chancelant, ne vous semblait-il pas que c'était là le corps d'un homme jeune... élégant ?

— Je... je n'y ai pas pris garde, ma fille...

— Pauvre jeune homme ! c'est peut-être un amour désespéré qui l'a poussé au suicide !

— Ou peut-être le sentiment de quelque grande faute, ma fille...

On arriva à la maison. Anais était presque défaillante. Le vieillard appela la paysanne qui remplissait chez lui les fonctions de bonne, et la chargea de veiller sur sa fille, pendant qu'il courrait chez le maire du village pour déclarer la triste découverte qu'il venait de faire. Quand il revint, il trouva Anais en proie à une vive préoccupation.

— Mon père, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, a-t-on reconnu ce cadavre ?

— Anais, mon enfant, dit l'ancien négociant avec douceur, calme-toi, j'en ai pris ! Faut-il donc ainsi prendre à cœur

